

*MONIQUE SCHNEIDER*

LA DÉTRESSE,  
AUX SOURCES  
DE L'ÉTHIQUE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-104935-0

© Éditions du Seuil, avril 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

# Introduction

## Y a-t-il un savoir de la souffrance ?

« Si tu savais comme j'ai mal... » Tels sont les premiers mots que Freud met dans la bouche de la patiente qu'il invite ou convoque dans le rêve d'Irma. Il est singulier que la demande prêtée à cette femme ne porte pas sur l'éventuel soulagement de sa souffrance, mais sur le fait que le destinataire « sache » quelle est sa profondeur. Sans doute est-il censé n'en rien savoir et là serait précisément l'insoutenable. Insoutenable présent dans la souffrance elle-même, mais qui se redouble et s'approfondit dans l'accusation implicite agissant dans cette plainte qui constitue en même temps une sommation.

L'aveu de souffrance met ainsi en jeu deux niveaux de l'échange : il s'agit non seulement pour le destinataire d'apporter une transformation dans le réel afin de remédier à la souffrance, mais aussi, et sans doute est-ce là la violence inhérente à la plainte, de prendre acte de ce qui advient dans l'épreuve qui est ainsi traversée. En cela consisterait le « savoir », un savoir qui ne concerne pas la seule sphère intellectuelle, mais qui inclut d'autres modalités ayant trait au partage. Seul un tel savoir, à l'intérieur duquel l'information provoquerait des échos internes, parviendrait peut-être à mettre fin à un éprouvé de solitude, de fracture, atteignant toute possibilité de communication. Communication avec l'autre, communication avec soi.

La dimension abyssale inhérente à cet appel lancé par la patiente est sans doute prise en compte par le personnage qui incarne le rêveur, en l'occurrence Freud lui-même, car la réaction qui prend forme dans la suite du récit du rêve constitue moins une réponse que l'aveu d'une frayeur qui ne désigne pas son objet : « Je suis effrayé (*ich erschrecke mich*) et je la regarde<sup>1</sup>. » Les deux figures de la réaction – frayeur et regard – se trouvent prises l'une vis-à-vis de l'autre dans un rapport, non de simple juxtaposition, mais peut-être de contre-attaque.

Contre-attaque visant à maintenir au-dehors, devant soi, ce qui risquerait de produire une contagion. Regarder, voir : quand on attribue à ces opérations une fonction d'ouverture, on oublie de prendre en compte la finalité de méconnaissance dont elles sont porteuses ; elles constituent en effet une garde de l'intime : ce qui est rencontré à l'extérieur de soi ne saurait être logé à l'intérieur de soi. Un risque s'annonce, celui d'un ébranlement.

### *Une écoute menacée*

Le recours au terme *erschrecken* est lourd de connotations ; il fait résonner le *Schreck*, cet « effroi » que Freud a mis en rapport, dans les *Études sur l'hystérie*, avec une réaction au trauma. L'écoute d'une plainte habitée par une souffrance constituerait-elle l'équivalent d'un trauma ? Pour colmater partiellement la brèche provoquée par l'écoute de la plainte, l'une des stratégies de défense consiste à objectiver ce savoir qui se fera repérage d'un certain nombre de symptômes ; autant de manœuvres qui permettent d'organiser la série de réactions que peut entraîner le dévoilement

1. Sigmund Freud, *L'Interprétation du rêve*, trad. J. Altounian, P. Cotet, R. Lainé *et al.*, Paris, PUF, 2004, p. 142.

de la souffrance. Sans doute est-ce la raison pour laquelle Freud transfère dans un rêve, celui de l'injection faite à Irma, l'espace médical de l'auscultation ; ce qui lui permet de retranscrire la plainte que lui a livrée l'espace analytique. L'« attention flottante » que Freud offrira plus tard dit à la fois la possibilité d'être ébranlé par ce qu'impose l'écoute et en même temps la tentative d'en atténuer l'impact ; il s'agira, non de plonger, mais de « flotter ».

Le terme d'« attention », qui sera introduit pour désigner la position de l'analyste, s'impose à Freud quand, dans l'*Esquisse*<sup>1</sup>, il veut rendre compte de l'apprentissage par lequel le nouveau-né, initialement confronté à un état de « détresse » (*Hilflosigkeit*), met en place tout un réseau de processus aussi bien sensoriels qu'affectifs et cognitifs.

Autant de productions qui ne pourront être envisagées que si l'analyse, au lieu de s'enfermer dans l'étude portant sur la structuration progressive de l'appareil nerveux de l'enfant, fait intervenir un personnage situé dans la proximité de ce dernier, un « être proche » (*Nebenmensch*). Ce qui permet au texte qui s'attache à cette entrée en scène de prendre en

1. On désigne couramment sous ce nom un texte joint à la correspondance avec Wilhelm Fliess et que Freud n'a jamais décidé de publier. Dans sa lettre du 15 septembre 1895, il fait état d'un voyage en train à l'occasion duquel il rédigea une « première esquisse de psychologie (*einen ersten Entwurf der Psychologie*) » (*Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, trad. Françoise Kahn et François Robert, Paris, PUF, 2006, édition intégrale, p. 180). En dépit de cette traduction d'*Entwurf* par « esquisse », les éditeurs récents choisissent de rendre le titre *Entwurf einer Psychologie* par *Projet d'une psychologie*. Nous décidons de revenir au choix opéré par la précédente édition, *La Naissance de la psychanalyse*, trad. Anne Berman, Paris, PUF, 1956-2002, qui donne pour titre à ce texte *Esquisse d'une psychologie scientifique*. Nous reprenons à notre compte le terme d'« esquisse ». Quant aux citations, elles prendront pour base la traduction récente, tout en y apportant éventuellement des modifications. Après la référence à la traduction française, nous indiquerons, précédée de la lettre D, la pagination établie par l'édition du *Nachtragsband des Gesammelte Werke*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1997.

compte la dépendance qui s'instaure entre l'« expérience vécue » (*Erlebnis*) du nouveau-né et les interventions qui, dues à l'initiative de cet être proche, vont permettre à l'enfant de faire l'épreuve des performances dont il est lui-même capable.

Où situer d'ailleurs la structure bifocale qui se met en place ? L'avancée du texte, loin de s'apparenter à la construction d'un édifice théorique, est soutenue par un phénomène de mise en abyme. La structure de couple n'est pas seulement décelable dans ce qui est imputable au nouveau-né s'appuyant sur un être proche pour faire l'expérience de la vie. La présence du *Nebemensch* n'est d'ailleurs pas signalée d'emblée. Est posée en premier une expérience de confrontation avec une extériorité impitoyable, débouchant sur une « souffrance » interprétée comme « panne » (*Versagung*). C'est seulement après cette traversée aimantée par la recherche du « degré zéro de l'excitation » qu'intervient la référence à un être situé dans les parages de l'enfant. Ne peut-on alors faire l'hypothèse d'un appariement entre la dualité enfant-*Nebemensch* et celle qui soutient l'écriture du texte de l'*Esquisse*, texte inséré dans la correspondance entre Freud et Fliess ? Ces pages furent effectivement transmises à Fliess en même temps que la lettre du 8 octobre 1895. Placée sous ces auspices, l'*Esquisse* ne constitue-t-elle pas l'équivalent d'un *Nebentext* ou d'une *Nebenschrift*, texte en quelque sorte latéral, qui n'est pas encore totalement détaché de l'enjeu animant la correspondance avec Fliess ?

Sans doute est-ce la présence de ce double impact, dans lequel se rencontrent la passion de l'intime et la prétention à l'abstraction la plus pure, qui contribue à faire de l'*Esquisse* un texte à la fois énigmatique et fascinant. Texte « indestructible », dit Jean-Marie Jadin :

Il est indestructible dans la réalité comme dans la pensée de Freud. Il semble en effet avoir été pour Freud le cristal d'une indépassable jouissance intellectuelle en même temps que

transférentielle, dans lequel Freud a passagèrement disparu en même temps que son Fliess. Les éclats latéraux de ce cristal sont restés entiers jusqu'à la fin de sa vie<sup>1</sup>.

De tels « éclats latéraux » – expression particulièrement heureuse dans la mesure où elle fait resurgir la position latérale suggérée par le signifiant *neben* – sont-ils véritablement « restés entiers » dans la suite de l'œuvre ? La réapparition de fragments théoriques nés de l'*Esquisse* scande en effet l'élaboration freudienne, mais, dans la recherche ici conduite, l'efficace d'un destin inverse sera également interrogée. Il s'agira alors de recourir à une stratégie différenciatrice pour souligner ce qui, dans l'*Esquisse*, se trouve énoncé et néanmoins dépourvu de prolongements dans la suite de l'œuvre.

Loin de se présenter comme un texte d'un seul tenant, l'*Esquisse* fait se succéder des démarches qui ne sauraient tenir ensemble dans quelque appareil théorique se donnant pour finalité ultime la cohérence. Ce texte vaut moins comme résultat synthétique d'une progression que comme succession de positions théoriques prêtes à se protéger les unes contre les autres ou à se porter mutuellement secours. Tension théorique évidemment étayée sur celle qui est à l'œuvre chez les deux correspondants. Pour rendre compte d'une telle démarche, prise dans une logique qui n'est pas exclusivement celle de l'adéquation, mais plutôt celle du pas de côté, du développement latéral, une modalité singulière d'accompagnement du texte devra être trouvée.

Après qu'a été dessiné à l'horizon le rêve d'une parfaite complémentarité, rêve que rend manifeste l'ensemble de la correspondance entre les deux chercheurs, l'étude de la

1. Jean-Marie Jadin, « L'*Esquisse* : du savoir au désir inconscient des neurones à l'appareil psychique », in J.-P. Dreyfuss, J.-M. Jadin et M. Ritter, *Qu'est-ce que l'inconscient ?*, Paris, Arcane, 1996, p. 59.

démarche se déroulant dans l'*Esquisse* s'attardera en premier sur l'âpreté et la solitude du décor envisagé au départ du parcours. Si l'ensemble du texte est éclairé et fécondé par ce qu'apporte le *Nebenmensch*, il s'en faut de beaucoup que cet objet-source manifeste sa présence dès le début de la démarche. L'enfant se trouve au contraire confronté à une nudité et à une détresse fondamentale, ne pouvant s'orienter de lui-même que vers des réactions de « fuite ». Pour rendre compte de cette efficience originare du négatif, nous inviterons divers auteurs littéraires qui, tout au long de l'écriture freudienne, joueront, auprès du fondateur, une fonction analogue à celle du *Nebenmensch* : apporter des matériaux permettant de mieux appréhender ce qui, dans la proposition textuelle, s'énonce sur le mode du virtuel. Cette structure d'accompagnement, initiée par l'invitation de Bartleby, personnage qui ne figure certes pas dans le cercle des intimes de Freud, se continuera dans le décryptage des étapes ultérieures.

C'est seulement après avoir pris la mesure d'un risque d'enfermement radical dans le négatif que se produira l'entrée en scène du *Nebenmensch*, entraînant un sérieux remaniement concernant les possibilités inscrites dans l'entité corps-psychisme. Possibilités d'ailleurs suspectes dans la mesure où le « secourable », incapable de se stabiliser comme tel, se muera subrepticement en « hostile ». Il s'agira alors de se tourner vers une opération séparatrice, celle qu'effectue le « jugement », *Urteil*, équivalent, sur le plan étymologique, de « partage originare ». Un abrupt s'inscrit ici dans la progression textuelle, succédant au moment où est évoqué un cri qui ne sort plus de la bouche de l'enfant mais bien de celle de l'« être proche » qu'est le *Nebenmensch*. Alors que le premier cri était fondateur d'un carrefour de dimensions – nutritives, gestuelles, éthiques – servant à insérer la manifestation infantile dans un échange avec l'autre, l'émission du cri du *Nebenmensch* est porteuse d'un double effet : séparation et ensevelissement. La résonance liée à un tel



cri chasse peut-être de la scène le personnage qui l'a émis et la suite de l'œuvre freudienne, en certains de ses points névralgiques, effacera les traces de ce personnage initiateur. À la place laissée vide par la disparition du *Nebenmensch*, Freud campera le rapport à l'objet.

Le retour au texte où apparaissent, sur la même scène, le nourrisson et le *Nebenmensch* permet toutefois de mesurer l'ampleur des appareillages soit gestuels, soit symboliques, qui doivent être instaurés pour que puisse s'effectuer la réception du cri. Est invoqué en premier le champ cognitif et interprétatif grâce auquel s'effectue l'opération de la *Verständigung*, consistant à « se faire comprendre ». Fonction symbolique elle-même adossée à des dispositifs s'insérant dans ce qui fonde les diverses figures de l'éthique. « Cette voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire extrêmement importante, celle de *se faire comprendre*, et la détresse initiale de l'être humain est la *source originnaire* de tous les motifs moraux (*Urquelle aller moralischen Motive*)<sup>1</sup>. »

Freud propose de ce fait une connexion par laquelle deviennent inséparables les premières réactions post-natales et les créations culturelles répondant à des exigences éthiques ; c'est en effet dans le même paragraphe que sont mentionnés la « nourriture », la « proximité de l'objet sexuel » et les « motifs moraux ». L'analyse du texte de l'*Esquisse* se trouve du même coup invitée à tenir compte de cette connexion fondatrice. Il ne s'agit pas seulement de relever les points permettant que s'établisse un pontage entre les soins prodigués à l'enfant et l'exigence éthique. Pour respecter le pluriel auquel recourt Freud quand il se réfère à « tous les motifs moraux », nous tenterons de respecter l'hétérogénéité des pistes qui se dessinent. Les manifestations initiales de l'enfant, dont le cri ne représente qu'une modalité, font appel non seulement à des soins corporels, mais aussi à des interprétations

1. *Esquisse*, p. 626, D410-411.

qui s'étaient elles-mêmes sur diverses orientations culturelles, qu'elles soient normatives, esthétiques ou éthiques.

Dans la mesure où Freud fait apparaître une multiplicité de destins possibles, l'enfant ne rencontrant pas nécessairement la réponse qui donnera sens à sa manifestation de malaise, il sera nécessaire d'ouvrir l'éventail des voies qui s'offriront. Celle qui se présente en premier à Freud est la plus pessimiste, ne connaissant que l'orientation vers le degré zéro de l'excitation. La cartographie qui se dessine alors nous entraîne dans des zones où le cri cesse d'être entendu.

Si, en certains lieux du parcours, on se heurte à ce qu'il est convenu d'appeler le pessimisme freudien, des ouvertures peuvent toutefois être pratiquées, souvent préparées par la rencontre avec un auteur littéraire (*Dichter*), en compagnie duquel Freud se penche sur les destins captivés par la figure du scélérat (*Bösewicht*). La question éthique se trouve ainsi placée sous un étrange éclairage; ce n'est pas le discours élaboré sur le divan qui lui sert de base, mais les répliques que s'échangent sur la scène les personnages inventés par de prestigieux auteurs. N'est-ce pas le personnage surplombant l'œuvre de Goethe, Méphistophélès, qui sert de porte-parole privilégié aux répliques que Freud reprend à son compte dans *L'Interprétation du rêve*? L'ensemble de la réflexion analytique sur l'éthique restera d'ailleurs inféodé à cette identification méphistophélique et il faudra attendre une rencontre avec le drame shakespearien pour que le statut du « scélérat » soit envisagé, non en partant de l'opposition manichéenne du bien et du mal, mais en invoquant les nécessités qui président à la construction d'une « scène ».

L'importance accordée à la scène, comme métaphore du lieu de l'inconscient, nous invite à prendre en compte une autre dualité que celle qui préside au champ éthique. À la place de l'opposition bon/scélérat apparaît la distinction de l'acteur et du spectateur. La fonction décisive accordée par Freud à la disposition théâtrale est perceptible dans la correspondance

avec Fliess, destinataire auquel Freud s'adresse à plusieurs reprises reconnaissant en lui son « public ». Un nouveau concept viendra organiser ce qui advient dans la représentation inconsciente, où il s'agit essentiellement de « jouer » (*spielen*). La fonction assignée à l'esthétique théâtrale n'est-elle pas, du même coup, d'aménager une scène qui permette d'échapper à la fascination qui s'est emparée du psychisme passionné par la démarche de mise en accusation ? C'est seulement après avoir arpenté diverses avenues de l'espace freudien, en particulier autour de la scène où se joue l'affrontement entre le juridique et le théâtral, que nous aurons recours aux auteurs qui envisagent ouvertement la dimension éthique : en premier Hermann Cohen, qui a tenté de cerner, en lui donnant un autre sens que celui que propose Freud, la figure du *Nebenmensch*, puis Emmanuel Levinas, attentif à cette « proximité » qui se tisse entre les « yeux sans défense », où s'incarne la détresse, et l'appréhension éthique.

C'est d'ailleurs l'aveu d'une méfiance à l'égard de « la morale », aveu livré par cet auteur, qui conduira à invoquer la dimension de l'éthique : « On conviendra aisément, écrit Levinas dans sa Préface à *Totalité et infini*, qu'il importe au plus haut point de savoir si l'on n'est pas dupe de la morale<sup>1</sup>. » Une telle méfiance ne peut que convenir à l'impératif de vigilance qui commande l'œuvre de Freud.

En quoi la démarche éthique viendrait-elle nous protéger contre ce qui, dans la morale, risque de constituer une duperie ? Soyons attentifs à l'étymologie : le terme d'« éthique » est construit à partir du même radical que celui qui est présent dans « éthologie », cet *ethos* qui signifie « mœurs ». Nous sommes du même coup confrontés à une façon d'être plus qu'à un devoir-être. L'effectif devance en quelque sorte le normatif, se manifestant comme ce qui

1. Emmanuel Levinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1961 ; rééd. LGF, « Biblio Essais », 2009, p. 5.

correspond à une exigence inhérente au réel plus qu'à une prescription surmoïque.

### « Nous deux, naturellement » (Freud à Fliess)

L'agencement théorique proposé par Freud, dans l'*Esquisse*, s'organise essentiellement autour du centre de gravité que représente l'un des termes, le *Nebenmensch*, être proche, expression qui déploie d'emblée une structure spatiale bifocale, puisque l'être humain (*Mensch*) ne peut advenir comme humain que situé dans les parages d'un autre être humain placé « à côté » (*neben*).

#### *La bifocalité originnaire*

La prise en compte des significations attachées à la préposition *neben* nous invite d'ailleurs à ne pas voir dans cette bifocalité l'indice d'une figure du double, telle qu'on la rencontre dans l'expérience du miroir. Le groupe de travail qui s'est réuni autour de Suzanne Hommel, et qui a offert une traduction<sup>1</sup> soucieuse de respecter le texte de l'*Esquisse*, propose de rendre *Nebenmensch* par « semblable », ce qui nous inviterait à référer cette notion à une structure spéculaire. Or cette lecture semble difficilement tenable, dans la mesure où l'attention portée aux sens de *neben* nous dissuade d'envisager une position de face-à-face. Les termes introduits par la préposition *neben* soulignent au contraire le caractère « secondaire » de ce qui est ainsi placé en position décentrée, essentiellement latérale. Curieuse voie d'accès pour introduire les fonctions essentielles qui seront conférées à un être dont l'impact sera déterminant

1. Non publiée.

pour que se dégage l'accès au champ de la connaissance ou de la reconnaissance : « C'est donc au contact de l'être proche que l'être humain apprend à reconnaître (*Am Nebenmenschen lernt darum der Mensch erkennen*)<sup>1</sup>. » On ne saurait d'ailleurs trancher, s'agissant de la traduction d'*erkennen*, entre connaître et reconnaître. La finalité attribuée au rôle tenu par le *Nebenmensch*, loin de se référer au seul registre spéculaire, n'est donc pas sans rapport avec l'accès au symbolique. Pour rendre compréhensible cet accès, Freud va échauffer des hypothèses qui reposent moins sur une séparation fondatrice que sur des processus d'entrecroisement et de diversification.

Un obstacle vient néanmoins se mettre en travers de cette approche : étant donné l'insistance avec laquelle est souligné le caractère intersubjectif de l'apprentissage symbolique, n'est-il pas étrange que Freud analyse ces processus en prenant uniquement en compte leur impact sur le « système neuronique » ? Jean-François de Sauverzac dénonce à juste titre l'apparente inadéquation de ce point de la construction freudienne :

L'une des difficultés de la théorie de Freud vient de ce que la découverte du sexuel dans l'étiologie de l'hystérie le conduit à en imaginer l'origine, la genèse, dans un appareil neuronique, dans un espace somatique conçu originellement comme strictement biologique, organique, non érotisé. [...] On comprend bien qu'il ait été nécessaire au découvreur de l'inconscient de se représenter l'origine, la genèse de l'inconscient. Mais comment procède-t-il ? En se donnant un espace mythique, l'appareil neuronique (cortex cérébral) vierge, constitué de neurones de perception et de neurones capables de mémoire. Bref, un organisme entièrement réduit

1. *Esquisse*, p. 639, D426.

au somatique, sur lequel viendraient s'inscrire l'excitation externe et l'excitation interne (la pulsion)<sup>1</sup>.

Une mise hors jeu fondamentale s'opère du même coup, portant, remarque J.-F. de Sauverzac, sur la vie intra-utérine : « On ne peut admettre aujourd'hui que l'enfant qui vient de naître ne serait qu'un organisme vierge de toute détermination, comme si rien ne s'était passé pour lui dans la vie intra-utérine<sup>2</sup>. »

Un tel oubli est-il à mettre au compte de quelque ignorance freudienne ? La suite de l'œuvre comporte assez d'allusions à cette expérience prénatale, supposée paradisiaque, pour qu'une telle hypothèse soit écartée. C'est en effet en interrogeant les conditions à partir desquelles Freud veut construire un espace qualifié par J.-F. de Sauverzac de « mythique » qu'on aura quelque chance de découvrir la nécessité d'envisager, au début de la construction théorique, un champ supposé vierge. Seul un tel espace peut en effet servir de lieu d'inscription dans lequel s'avèrent saisissables les processus fondateurs et les remaniements vectoriels qu'entraîne l'apparition du *Nebenmensch*.

### *Le passage obligé par la fiction de l'ex nihilo*

On ne saurait passer sous silence la conjonction qui s'opère, pour Freud, entre la rédaction de l'*Esquisse* et l'élan qui traverse le rapport à Fliess. La rencontre du *Nebenmensch* advient-elle dans l'espace théorique ou dans l'échange – conversation ou correspondance – qui fait de Fliess le *Nebenmensch* soutenant l'avancée de l'œuvre freudienne ? Au moment où Freud énonce, pour poser les bases du

1. Jean-François de Sauverzac, *Freud écrivant la psychanalyse*, Paris, Aubier, 2007, p. 136.

2. *Ibid.*

fonctionnement propre au système neuronique, le principe d'inertie, visant le degré zéro de l'excitation, ne peut-on mettre en rapport ce postulat avec la nécessité, pour établir avec l'autre un rapport fondateur, d'effectuer une traversée de l'*ex nihilo*, autrement dit de s'identifier soi-même, passagèrement, à une figure du rien ? Pour justifier cette abolition transitoire de soi, Freud revendiquera la possession d'un « côté singulier – peut-être féminin (*eine besondere – etwa feminine – Seite*)<sup>1</sup> », qu'exige le « commerce avec l'ami ». Faisant immédiatement suite à cette déclaration pudique, on découvre, sous la plume de Freud s'adressant à Fliess, une présentation particulièrement humble de lui-même : « Des voix intérieures que j'ai l'habitude d'écouter me recommandent une estimation de mon travail beaucoup plus modeste que celle que tu proclames. » Le lien qui se tisse entre les deux chercheurs est donc tout différent de celui qui répond au modèle du miroir. Il semble au contraire essentiel pour Freud que l'ami soit représenté comme l'incarnation d'une instance radicalement autre, instance face à laquelle il convient de se poser en représentant du rien. La deuxième lettre adressée à Fliess, celle du 28 décembre 1887, campe d'emblée un couple contrasté, l'un assumant la fonction de la source, le partenaire n'étant capable d'apporter au débat qu'une figure du « rien » :

Je ne sais toujours pas par quoi je vous ai conquis ; le peu d'anatomie cérébrale spéculative que je connais n'en a certainement pas imposé longtemps à votre sévère jugement. Mais j'en suis très heureux. J'ai toujours eu la chance jusqu'ici de trouver mes amis parmi les meilleurs et j'ai toujours été particulièrement fier de cette chance. Je vous remercie donc et vous prie de ne pas vous étonner si, pour le moment, je n'ai rien en réponse à votre charmant cadeau.

1. Lettre du 7 mai 1900, in *Lettres à Wilhelm Fliess*, op. cit., p. 520.

J'entends à l'occasion parler de vous, naturellement la plupart du temps ce sont des prodiges<sup>1</sup>.

L'accentuation des effets de contraste, bien qu'insérée dans une revendication d'extrême modestie, n'est-elle pas caractéristique de toute demande qui attend de l'autre moins une reconnaissance que le don des conditions commandant l'accès à l'existence? Une telle détermination des rôles respectifs est d'ailleurs annonciatrice – Freud oublie ici son parti pris de modestie – de « rapports riches et intenses ».

La dissymétrie proclamée du rapport qui va s'instaurer entre les amis, dissymétrie peut-être essentielle pour que se mette en place le fantasme d'un don de vie, n'interdit cependant pas la présentation ultérieure d'une cellule privilégiée à l'intérieur de laquelle s'installerait l'espace du « deux » :

Que dirais-tu de dix jours à Rome (nous deux naturellement – *wir beide natürlich*); si tout va bien, si j'ai de quoi vivre de nouveau, et si je n'ai pas été enfermé, boycotté ou lynché à cause du livre égyptien sur les rêves. Une promesse de longue date. Entendre parler pour la première fois des lois éternelles de la vie dans la ville éternelle, ce ne serait pas un mauvais arrangement<sup>2</sup>.

Loin d'être placée sous le signe de l'harmonie ou de la mise en commun des points d'accord, la rencontre semble exiger le montage d'une série d'oppositions, d'ailleurs appelées à basculer l'une dans l'autre. Pour déboucher sur un vécu d'éternité, faut-il donc que les conditions de départ imposent la représentation de soi comme « enfermé, boycotté ou lynché »? Le passage par une convocation de l'enfer est peut-être nécessaire pour que le tout autre qu'est l'ami

1. Lettre du 28 décembre 1887, in *ibid.*, p. 33.

2. Lettre du 27 août 1899, in *ibid.*, p. 467.



assume sa fonction de sauveur ou de donateur d'existence. Les conditions de l'amitié avec Fliess ne seraient pas sans faire résonner les postulats qui soutiennent, pour rendre compte de l'émergence d'une névrose, l'intervention d'un père présenté comme « auteur » (*Urheber*) de la névrose aussi bien qu'auteur de soi. Le rapport qui fascine alors la pensée de Freud est celui au sein duquel s'accomplirait un engendrement ; engendrement indissolublement maléfique et sacralisé, puisqu'il fait entrer en scène – je me réfère à ma précédente démarche<sup>1</sup> – soit le pape (*habemus papam*), soit le personnage de « Lucifer-Amor ». Si Freud a, par la suite, accordé un relief singulier à la question de savoir ce que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents – amour passionné ou vœu meurtrier –, le premier temps de la recherche s'est employé à faire exister un parent convoqué pour représenter l'origine de soi. Freud se campe ainsi, à l'aube de sa démarche, en « personnage en quête d'auteur ». Si cette place est originellement attribuée aux parents, elle sera par la suite transférée sur l'ami privilégié, ami auquel la lettre du 21 septembre 1899 confère la fonction de « représentant de l'Autre (*Repräsentant des "Anderen"*)<sup>2</sup> ». Un lieu insularisé se crée du même coup, enfermant dans un cercle magique les deux amis s'accordant pour considérer l'ensemble des autres comme « étrangers »<sup>3</sup>.

Si l'ébauche d'un partage s'effectue dans cette tâche consistant à découvrir un trésor, la différence des places respectivement attribuées à l'un et à l'autre n'en reste pas moins essentielle : « Tu ne dois pas te soustraire aux devoirs que t'impose ta qualité de premier public et de juge suprême<sup>4</sup>. »

Max Dorra, se penchant sur le mode d'émergence de la

1. Monique Schneider, *La Cause amoureuse. Freud, Spinoza, Racine*, Paris, Seuil, 2008.

2. S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, op. cit., p. 475.

3. Lettre du 13 février 1896, in *ibid.*, p. 222.

4. Lettre du 24 mars 1898, in *ibid.*, p. 388.

psychanalyse et comparant ce dernier à celui qui régit la construction scientifique médicale, se livre à une remarque judicieuse : « Freud, écrit-il, joue le couple contre le groupe<sup>1</sup>. » Singulier mode de collaboration entre chercheurs, puisque le présupposé de neutralité, habituellement attaché à la recherche scientifique, se trouve sérieusement malmené dans cette décision de poser l'ami comme « juge suprême ». Cette dualité transgressive, se tenant à l'écart de la communauté scientifique, a besoin de se replier sur cet entretien privilégié auquel se livre la communauté restreinte que M. Dorra nomme le « binôme ». La création d'un espace pour lequel est revendiquée une position d'écart ne fait donc pas que caractériser le lieu où adviendra le travail analytique, mais cet espace s'impose, dans le temps même de la recherche, comme s'il permettait que s'exerce une attention plus aiguisée à tout phénomène psychique s'imposant comme « nouveau », ce « nouveau » contre lequel se dressent les stratégies étudiées dans « Résistances à la psychanalyse »<sup>2</sup>.

Analysant une expérience qui participe aussi bien de la réédition de certaines réponses au malaise inaugural de l'enfant que de la tentative d'élaborer des improvisations plus ou moins fécondes, Freud souligne la nécessité de rendre possible l'ouverture à des significations inattendues. Telles sont en effet les directions qui se dessinent à l'intérieur du mouvement qui caractérise la fonction du *Nebenmensch* et qui assumera, dans la pensée freudienne, une fonction nucléale : l'attention. Dans le sillage de cette ouverture que pratique l'être proche s'inscrira en effet la *schwebende Aufmerksamkeit*, l'« attention flottante » dans laquelle se glissera l'écoute du psychanalyste.

Si, comme le remarque J.-F. de Sauverzac, la dimension aquatique se trouve, au départ de l'itinéraire, souverainement

1. Max Dorra, *Le Masque et le Rêve*, Paris, Flammarion, 1994, p. 27.  
2. In *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1985, p. 125-134.

ignorée, elle réapparaît, sur le mode métaphorique, dans certains moments décisifs du parcours. Une telle proximité entre l'élément où se meut la mère matricielle et celui dans lequel évolue l'analyste ne peut qu'inviter à suspendre la question de savoir quel est le sexe supposé du *Nebenmensch*. Lina Balestrière, en situant ce personnage sur ce qu'elle nomme l'« axe maternel de la théorisation freudienne<sup>1</sup> », ouvre une piste intéressante, mais qui, dans la suite de l'élaboration développée par Freud, devra elle-même s'inscrire dans une structure multidirectionnelle.

Lorsqu'on tente de spécifier le statut qui est attribué au *Nebenmensch*, on est amené à interroger une autre différence que celle qui est bruyamment mise en avant dans la plupart des courants analytiques : la différence sexuelle. Une différence plus insolite n'est-elle pas esquissée par Freud dans ce texte ? La situation de départ, telle qu'elle s'offre lors de toute entrée dans la vie, met en présence un être « sans secours » (*hilflos*) et un individu dit « riche en secours » (*hilfreich*), également caractérisé comme « unique puissance secourable » (*einzig helfende Macht*). La thématique différentielle – à l'intérieur de laquelle se trouvent confrontés celui qui est pourvu de ce qui est attendu et celui (ou celle) qui en est dépourvu(e) – n'intervient donc pas exclusivement dans l'analyse de la question phallique. Elle s'impose, dès le départ, comme liée à la question de savoir ce qui détermine l'accès à l'humain.

Peut-être un tel accès n'est-il concevable que si l'on pose au départ, non une trajectoire singulière se vouant à une tâche d'affranchissement, mais une relation reposant sur une structure bifocale. Une figure privilégiée de l'espace s'imposerait alors pour désigner le cadre à l'intérieur duquel l'humain – tel qu'il s'indique dans le *Mensch* traduit par « être

1. Lina Balestrière, *Freud et la question des origines*, Paris, De Boeck Université, Bruxelles, 1998, p. 9.

humain » – peut inscrire ses divers mouvements. Alors que la verticalité est promue dans une lecture imaginaire de la fonction phallique, cet « à côté » (*neben*) qu'on peut entendre dans *Nebenmensch* est appelé à jouer un rôle déterminant. Au départ de son œuvre, Pierre Fédida organise la disposition de l'espace analytique en privilégiant précisément la fonction de ce qu'il nomme le « juste à côté » :

L'analyste, chaque fois, travaille avec ce qu'il ne peut pas être – soit l'être idéal qui serait capable de tout entendre, de tout supporter et qui pourrait donner au malade l'amour exclusif et total qu'il croit réclamer. L'idéal de l'analyste, c'est son écart. Ce *juste à côté* qui peut lui faire entendre à lui-même ce qu'il ne peut jamais combler ou remplacer. Et c'est par cet écart que le corps existe essentiellement dans le rapport psychothérapeutique. C'est lui qui instaure l'espace vide par lequel l'illusion créative est possible et grâce auquel le réel reste marqué<sup>1</sup>.

N'est-ce pas précisément le destin du « juste à côté » qui est habituellement réservé au lapsus ou à l'acte manqué en général ? Les formations de l'inconscient sont caractérisées par le fait que la cible n'est jamais atteinte que si elle est, dans une certaine mesure, manquée. L'espace à l'intérieur duquel s'égaré et se trouve le jeu analytique est probablement incompatible avec l'idéal de rectitude et d'adéquation que promeut l'héritage patriarcal en tant que régi par la contrainte de l'identique. Or cette position de l'« à côté » est indispensable pour spécifier l'étrange géométrie qui préside aux premières manifestations infantiles, en tant qu'elles s'étayent sur cet être qui occupe précisément dans l'espace la place de l'« à côté ».

1. Pierre Fédida, *Corps du vide et espace de séance*, Paris, J.-P. Delarge, 1977, p. 11.



## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CORLET S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2011. N° 103016 (00000)  
*Imprimé en France*